

Référendums et culture populaire

Nicolas Houde-Sauvé

Numéro 205, novembre–décembre 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18204ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Houde-Sauvé, N. (2005). Référendums et culture populaire. *Spirale*, (205), 6–7.

RÉFÉRENDUMS ET CULTURE POPULAIRE

On est pour toutes les indépendances dans le monde, sauf la nôtre.

— Gaston Miron

1980

Je me souviens vaguement du référendum de 1980. J'avais cinq ans. Dans le flou de ma mémoire, un élément se détache : je portais sur les bretelles de ma salopette un macaron de René Lévesque que mon père m'avait acheté. Évidemment, à cet âge, je ne saisis pas les enjeux de la campagne. Je me rappelle tout de même avoir senti une intensité particulière planer sur mon monde : quelque chose d'inhabituel habitait ma mère et dérangeait l'ordre établi de notre maison. Ma mère devait être angoissée (c'est aujourd'hui que je pose ce regard...), car dans les moments fébriles qui précédaient le scrutin, elle hésitait à afficher ses couleurs. Dans ma tête d'enfant, j'ai perçu un malaise. Comme si elle avait honte d'assumer sa position.

Sur la table du salon, il y avait des autocollants bleus avec le « oui » en lettres carrées. Des autocollants de la même grandeur que celui du CAA apposé sur la voiture. Mais les collants du OUI, eux, restaient sur le coin de la table ; pas question de les coller sur la voiture.

Plus tard, on m'expliqua qu'il fallait « comprendre le contexte » et que, pour plusieurs personnes, il n'était pas aisé de dire publiquement qu'elles allaient voter OUI. On m'expliqua aussi qu'avant l'arrivée du PQ au pouvoir en 1976, Montréal était une ville pratiquement unilingue anglaise. Que le mouvement indépendantiste partait de loin. Que plusieurs patrons s'affichaient fédéralistes. Que mes arrière-grands-parents avaient travaillé pour les Anglais, en anglais. Que quelque part, on avait toujours été né pour un petit pain.

1995

Je me souviens clairement du référendum de 1995. J'avais 21 ans et j'étudiais en littérature québécoise à l'Université Laval. Je croyais saisir les enjeux majeurs de la campagne et ne ressentais aucun malaise autour de moi : tout le monde affichait ses couleurs. Sur la planche à

roulettes de mon ami, il y avait un collant vert ; sur le balcon de mon voisin, il y avait une énorme affiche bleue et sur mon sac à dos, il y avait un collant rouge. Toutes les affiches suggéraient l'espoir et l'ouverture à l'autre, avec un énorme OUI au centre.

Le malaise, cette fois, venait de l'absence des mots « culture » et « langue » dans la bouche des politiciens tout au long de la campagne. Dans ma tête de jeune homme, il y avait là un non-sens. Comme s'ils avaient honte de dire qu'ils désiraient une indépendance culturelle. Et qu'ils se rabattaient sur la vente d'une indépendance « économique », une indépendance « efficace » qui simplifierait la gestion des affaires publiques.

Plus tard, je cherchai des explications et arrivai à la conclusion qu'il fallait que je comprenne le contexte, que le discours du mouvement souverainiste d'alors s'abreuvait à la dictature économique des années quatre-vingt-dix. Que le Québec était une province pauvre. Qu'il ne fallait pas apeurer les « consommateurs » et leur sacro-saint « pouvoir d'achat ». Et qu'on ne pouvait pas dire simplement, comme ça : « il faut protéger notre langue et notre culture. »

2005

Cet été, je suis sorti enchanté du cinéma. Non seulement le dernier film de Ricardo Trogi, *Horloge biologique*, m'a-t-il ravi, mais on m'avait annoncé, par la projection des bandes-annonces, l'arrivée imminente de trois films québécois percutants : *L'Audition* de Luc Picard, *La Neuvaïne* de Bernard Émond et *La Familia* de Louise Archambault. Wow ! Et c'est sans parler de l'immense succès du film *Crazy*, sorti à l'automne 2004 et qui tenait encore l'affiche dans plusieurs cinémas de Montréal au mois d'août dernier.

Depuis quelques années, les gens adoptent et aiment le cinéma québécois. J'en suis bien heureux, et dans mon désir de célébrer et de protéger notre culture, je me suis fait la réflexion suivante, en sortant de la salle : « À quand un cours obligatoire d'histoire du cinéma québécois à l'école ? » Eh oui ! Pourquoi pas ? Transmettre l'héritage culturel cinématographique québécois à l'école est pertinent. Les étudiants auraient accès à tout un

imaginaire qui leur permettrait, entre autres, de mieux comprendre leur histoire et leur littérature et de mieux saisir les enjeux de leur culture.

Malheureusement, je crois que mon rêve ne se réalisera pas de sitôt. J'avais oublié qu'au Québec on n'aime pas trop célébrer sa culture : on n'a qu'à penser qu'il faut encore se battre pour enseigner la littérature québécoise dans les institutions scolaires. Dans son ouvrage, *Naître, c'est se séparer, essais littéraires et politiques*, Bruno Roy écrit : « Pendant que les Français décident de renforcer l'enseignement de la littérature française au primaire, au Québec, on débat plutôt de la pertinence d'enseigner la littérature québécoise au collégial. Notez qu'il y a eu progrès. Il y a cinquante ans, on se demandait si la littérature québécoise existait ; aujourd'hui, la réponse ne fait pas de doute, c'est oui. Mais on s'en fiche. » Alors le cinéma, cet art mineur ? N'y pensons même pas ! (D'ailleurs, plusieurs doivent aujourd'hui se demander s'il existe un cinéma québécois...)

Comme Bruno Roy, j'ai bien peur que l'institution scolaire québécoise ne soit pas encore prête à célébrer sa propre culture, qu'elle soit littéraire ou cinématographique. « Pourquoi, poursuit-il, se trouve-t-il encore des gens pour considérer l'enseignement de la littérature québécoise comme une extravagance du nationalisme ethnique ? Ce que laisse plutôt entendre la forte présence des littératures étrangères (françaises et autres) [dans nos programmes scolaires], combinée à la quasi-absence de la littérature québécoise, c'est que celle-ci ne mérite pas la considération de nos élites. [...] Ici, élèves et professeurs avancent dans une même absence : celle d'une mémoire commune. »

La propension des institutions scolaires québécoises à considérer les productions culturelles d'ici comme secondaires m'a toujours sidéré. Lorsque j'enseignais la littérature au secondaire et au cégep à la fin des années quatre-vingt-dix, j'étais abasourdi par la manière dont mes collègues, s'identifiant davantage à la littérature française, méprisaient — consciemment ou non — le corpus québécois. Le même sentiment m'a habité lorsque, étudiant à l'Université Laval, j'ai changé de profil, passant de littérature française à littérature québécoise : oh ! la la ! Selon plusieurs

personnes autour de moi, c'était un geste saugrenu! (Si ma mémoire est bonne, il y avait trois fois plus d'étudiants inscrits en littérature française qu'en littérature québécoise.) C'est toujours Bruno Roy qui estime que « (s)e détacher de la littérature française n'est pas s'en priver. Et enseigner la littérature québécoise n'a pas pour but d'éliminer l'enseignement de la littérature française. Y a-t-il moyen d'enseigner une littérature nationale sans qu'on condamne une telle initiative qui, ailleurs dans le monde, constitue une pratique normale et souhaitable ».

À la relecture de son essai, je suis stupéfait de voir combien l'enseignant québécois d'aujourd'hui doit encore lutter contre les vieux démons du colonialisme pour prouver à ses confrères (et, par la bande, à ses étudiants!) que le désir de privilégier l'étude du répertoire québécois est un geste sain et tout à fait normal : « Il n'y a qu'au Québec où l'on se culpabilise d'être soi-même avec autant de soumission et de régularité. C'est la négation de ce potentiel de notre littérature qui choque et qui fait croire, parfois, que notre décolonisation reste à faire, attendu que c'est toujours les « autres » qui sont les meilleurs, les plus universels, surtout », ajoute Bruno Roy.

Ironiquement, quelques jours après avoir lu son essai, je suis tombé sur un article de Nathalie Petrowski (publié dans *La Presse* du 16 mars 2005) qui m'a jeté à terre. Intitulé *Hubert Aquin, prochain épisode*, il y était question d'un livre écrit en anglais par le cinéaste montréalais Gordon Sheppard sur le suicide d'Hubert Aquin, *HA!* Dans l'article, on apprend que le journaliste n'a jamais lu un seul livre d'Hubert Aquin! « Jusqu'à la lecture de *HA!* [le livre de Sheppard], je savais une ou deux choses d'Hubert Aquin. Qu'il était un grand écrivain, doublé d'un puissant intellectuel, nationaliste de la première heure, terroriste raté, auteur de grands textes songés. Je n'avais lu aucun de ses livres, même pas lorsque, par la plus grande des ironies, Prochain épisode, l'histoire hallucinée d'un séparatiste qui veut prendre les armes, a remporté le combat des livres de la CBC en 2003 et s'est retrouvé en tête des best-sellers au Canada anglais. La force du tapage médiatique m'a convaincu de l'immense talent d'Aquin, mais pas de la nécessité de le lire. *HA!*, oui. »

Qu'une des personnes susceptibles, par son travail, d'être parmi celles qui connaissent le mieux la culture québécoise, n'ait jamais lu Hubert Aquin est une chose étonnante (et Bruno Roy dirait sûrement que si Nathalie Petrowski avait eu des cours de littérature québécoise à l'école, elle l'aurait déjà lu, Aquin! Et il aurait pu ajouter qu'un journaliste culturel français qui n'a pas lu Molière, ça n'existe pas); mais qu'une personne aussi plongée dans notre univers culturel n'ait accès que deux fois dans sa vie à Hubert Aquin, et de surcroît que ces deux rencontres se fassent par le biais de la CBC et d'un livre publié en anglais, il y a là quelque chose de choquant. Car ce n'est pas comme si aucun ouvrage au Québec n'avait été publié sur Hubert Aquin! Toute une équipe de chercheurs universitaires a étudié son œuvre de fond en comble et a produit une série d'éditions critiques qui scrutent autant ses manuscrits et son journal que sa vie d'intellectuel (dans la collection « Bibliothèque Québécoise »).

Je n'ai rien contre ce livre publié en anglais (et j'aimerais bien qu'il soit traduit un jour), mais je trouve scandaleux qu'une femme plongée dans la culture québécoise comme Nathalie Petrowsky avoue ne s'être intéressée que deux fois dans sa vie à Hubert Aquin. Comment se fait-il qu'elle n'ait jamais lu ses romans, qu'elle n'ait jamais vu les films auxquels il a participé à l'Office national du film, qu'elle n'ait jamais lu ses essais sur la fatigue culturelle du Canada français, qu'elle n'ait jamais connu quelqu'un, ici, autour d'elle, qui l'ait convaincue de l'intérêt de lire Hubert Aquin, ce pilier de notre littérature?

Quand je vois à quel point une journaliste réputée d'un grand quotidien montréalais ignore ainsi sa propre littérature (et que cela ne semble pas trop la déranger!), je déprime un peu. Quand je lis un texte comme celui de Bruno Roy et que j'ai l'impression que l'institution scolaire nuit à l'enseignement de la culture québécoise, je déprime aussi.

Mais il y a tout de même de l'espoir : il existe un enthousiasme certain pour la culture populaire québécoise. Qu'il s'agisse de cinéma, de télévision ou de la chanson (merci aux programmes gouvernementaux de subvention et à l'imposition d'un quota francophone à la

radio!), la culture populaire québécoise semble appréciée de ses citoyens.

Est-il là, le véritable espoir? Même si les élites institutionnelles souffrent encore un peu de colonialisme et ne célèbrent pas trop fort la culture québécoise, cela ne veut pas dire que les Québécois, eux, vivent ce même rapport d'inconfort.

Est-ce à dire que la transmission de la culture se ferait mieux dans les domaines plus populaires (cinéma, télévision, chanson) que dans les domaines plus institutionnalisés (histoire, littérature)? Et en ce sens, ne serions-nous pas fidèles à de vieilles traditions?

Est-ce à dire que c'est la culture populaire qui fera du Québec un pays souverain, capable et fier de parler de sa propre culture? Peut-être. J'aime penser qu'à force d'écouter, d'entendre, de voir et de lire des créations d'ici, les Québécois auront de la difficulté à dire autre chose que « oui » la prochaine fois...

20 ??

Me souviendrai-je du prochain référendum? Je le souhaite. Idéalement, j'aurai cette fois 40 ou 50 ans. Les autocollants du OUI seront immenses et multicolores. Et partout les gens afficheront leurs couleurs avec beaucoup de bonheur, sans crainte et sans honte.

Cette fois, il n'y aura pas de malaise. Ce ne sera plus le PQ au pouvoir (mais peut-être les libéraux seront-ils encore à Ottawa...). Le Québec sera dirigé par un parti de centre gauche (non tributaire de son aile radicale!), dont les préoccupations premières seront de stimuler et de promouvoir la culture du Québec (autant populaire qu'institutionnalisée).

Ce soir-là, il sera pour tous bien évident que dorénavant, nous n'aurons pas besoin de l'accord de Téléfilm Canada pour financer un film sur les Patriotes. Que ce sera la télé de l'État québécois qui produira un documentaire sur le troisième référendum. Qu'à l'école, les cours d'histoire au secondaire seront nommés : « Histoire du Québec ». Et que les professeurs de français ne seront plus obligés de se battre pour enseigner la littérature québécoise.

Ce soir-là, nous pourrions tous nous acheter un gros pain.

Nicolas Houde-Sauvé